

De la méditation sur le crâne à la représentation de soi-même à l'heure de la mort

Dans la poésie et la pensée de l'âge baroque en France

Essam Safty

Volume 19, numéro 2, printemps 2007

Penser sa mort ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/017492ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/017492ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Safty, E. (2007). De la méditation sur le crâne à la représentation de soi-même à l'heure de la mort : dans la poésie et la pensée de l'âge baroque en France. *Frontières*, 19(2), 19–22. <https://doi.org/10.7202/017492ar>

Résumé de l'article

Le réveil de l'ardeur morale à l'âge baroque se traduit en autres par l'apparition d'un nouveau discours sur la mort, le *quotidie morior*, lequel requiert une constante préparation à la mort par le biais de divers exercices spirituels propres à familiariser les hommes avec l'idée de la mort, à leur en rappeler l'imminence, et à les tenir constamment dans l'état le plus propice à l'accueillir. La méditation sur le crâne et les efforts de vision *apriorique* du cérémonial de sa propre mort sont au nombre de ces exercices, qui s'inscrivent dans le cadre général d'un humanisme dévot opérant une solide synthèse entre dogmes anciens et morale chrétienne, et conférant ainsi, au nom d'une morale pratique ou utilitaire, leurs fondements rationnels ou mystiques à certaines vieilles conceptions idéologiques.

De la méditation sur le crâne à la représentation de soi-même à l'heure de la mort

Dans la poésie et la pensée de l'âge baroque en France

Essam Safty,

docteur ès lettres et professeur titulaire, St. Thomas University, Nouveau-Brunswick.

Résumé

Le réveil de l'ardeur morale à l'âge baroque se traduit en autres par l'apparition d'un nouveau discours sur la mort, le *quotidie morior*, lequel requiert une constante préparation à la mort par le biais de divers exercices spirituels propres à familiariser les hommes avec l'idée de la mort, à leur en rappeler l'imminence, et à les tenir constamment dans l'état le plus propice à l'accueillir. La méditation sur le crâne et les efforts de vision *apriorique* du cérémonial de sa propre mort sont au nombre de ces exercices, qui s'inscrivent dans le cadre général d'un humanisme dévot opérant une solide synthèse entre dogmes anciens et morale chrétienne, et conférant ainsi, au nom d'une morale pratique ou utilitaire, leurs fondements rationnels ou mystiques à certaines vieilles conceptions idéologiques.

Mots clés : *mort – exercices spirituels – mysticisme – idéologie – époque baroque.*

Abstract

The resurgence of moral fervor in the Baroque period gave rise to a new type of discourse on death, the *quotidie morior*. It entails constantly preparing oneself for death through spiritual exercises to make the idea of death more familiar, remind oneself that death is nigh, and keep oneself in a state of permanent readiness for it. The exercises, such as meditation on a skull and trying to attain an aprioristic vision of the ceremonial surrounding one's own death, are expressions of the devout humanism that brought about the firm synthesis of ancient dogma with Christian principles and, for the sake of practical or utilitarian morality, provided rational and mystical bases for old ideological concepts.

Keywords : *Death – Spiritual Experiences – Mysticism – Ideology – the Baroque.*



Vanitas, Simon Renard de Saint-André, (1613-1677).

Dans un poème qu'il adresse « À Monsieur le comte de Carmin », François de Maynard sonne cette alarme :

Comte, le monde attend
notre dernier adieu :
Nos pieds sont arrivés
sur le bord de la tombe.
Cesse d'aimer la cour ;
éloigne-toi d'un lieu
Où la malice règne,
et la bonté succombe :
Le vrai bien n'est qu'au Ciel.
Il faut l'acquérir ;
Notre heure va sonner.
Songeons à bien mourir
(Maynard, 1970, p. 203)

Or, songer « à bien mourir » n'est autre que ce que l'on nomma de tout temps « la science de la vie et de la mort », comme le disait Sénèque dans son traité *De la Breveté de la Vie* (VII, 3). Cette même science jouit d'un long historique : « [...] *tota uita descendum est mori* », dira encore le même Sénèque (*id.*). De fait, les traités de spiritualité et les *artes moriendi* des XVI^e et XVII^e siècles s'opposent nettement aux vieux Livres d'Heures du Moyen Âge, en ce que, rappelant toujours l'incertitude de l'heure, ils ne parlent guère de la façon la meilleure de préparer les mourants à bien mourir, mais plutôt les hommes à mieux vivre, donc à vivre saintement, afin de bien mourir.

C'est précisément sous ce seul rapport qu'il faut lire des vers comme les suivants : « Sois constant à bien vivre et souventefois pense / Et repense à la mort, telle persévérance / Te disposera mieux à bien vivre et mourir » (Chassignet, 1967, sonnet 228. Voir aussi sonnet 75) ; « Mon Dieu [...], / Puisqu'un bien est le but, et le bout de ma vie / Apprends-moi de bien vivre, afin de bien mourir » (Sponde, « Stances de la Mort », dans *Ceuvres littéraires*, 1978, v. 144) ; « Que s'il faut que je vive, ah ! Dieu, fais-moi bien vivre / Afin de bien mourir » (Fiefmelin, cité dans M. Raymond, 1971, p. 239. Voir aussi Bourdaloue, 1890 t. IV, p. 546). La pensée n'était pas étrangère aux Orphiques, qui se nommaient d'ailleurs les « Purs », les « Saints » (*Katharoi* ; *Euageis*), vu le nombre d'abstinences auxquelles ils s'astreignaient.

Là, en tout cas, est toute la différence entre les anciennes et les nouvelles méthodes en matière de préparation à la mort. Les formidables travaux de Ph. Ariès, de M. Vovelle, de Fr. Lebrun et de Pierre Chaunu, ont mis en relief le rôle de l'élite réformatrice, catholique ou protestante, dans la contestation et le rejet de l'ancienne pédagogie du bien mourir. Ainsi, le nouveau discours sur la mort, appelé à juste titre le *quotidie morior*, requiert-il

une constante préparation à la mort par le biais de divers exercices spirituels propres à familiariser les hommes avec l'idée de la mort, à leur en rappeler l'imminence, et à les tenir constamment dans l'état le plus propice à l'accueillir, et ce, bien entendu, indépendamment du faix de l'âge.

De tels exercices s'autorisaient d'une certaine « pastorale terroriste », ainsi qu'il en ressort par exemple de la *Predica dell'arte del ben morire* (1496) de Savonarole, où l'auteur « conseille d'aller à des funérailles, assister à des agonies, garder sur soi un petit squelette en os [...] » (dans Vovelle, 1983, p. 146). On a souvent aussi recouru à d'autres rappels, à des *vanités*. Parmi les objets dont aimaient à s'entourer les hommes des XVI^e et XVII^e siècles, figure en effet toute une panoplie de signes suggérant la fuite du temps, et rappelant l'imminence de la mort, tels que la faux, la bêche du fossoyeur, le squelette, et notamment le crâne, lequel, thème célèbre depuis les poésies des Meschinot, Nesson, Castel ou Villon, fournissait, à lui seul, une riche matière à la méditation des pénitents (voir aussi Ariès, 1977, p. 317 sqq. ; Vovelle, 1974, p. 66-67).

d'évoquer, avec un réalisme cru, l'horrible spectacle d'un crâne qui parle, interpelle et apostrophe même passants et lecteurs. Dans sa « Madeleine au Désert », Pierre de Saint-Louis, fait tenir ce langage au crâne d'une morte :

Dans les trous de mes yeux, d'une morte,
Et sur ce crâne ras,
Vois comme je suis morte,
Et comme tu mourras,
J'avais eu, comme toi,
la chevelure blonde,
Les brillants de mes yeux
ravissaient tout le monde,
Maintenant je ne suis que ce que
tu peux voir,
Sers-toi donc de moi,
comme de ton miroir.
(Dans Rousset, 1968, t. II, p. 144)

L'iconographie de la mort, de son côté, fait appel à des symboles (bijoux, fleurs, cartes, sablier ou horloge) qui, traduisant la sensibilité exacerbée de l'âge baroque, suggèrent précisément le sentiment de la précarité, le goût de l'impalpable et le penchant au fuyant : on se souvient du célèbre « *pensez à la mort, pensez-y bien* » contenu dans tous ces symboles. Les exercices de

AINSI, LE NOUVEAU DISCOURS SUR LA MORT,
APPELÉ À JUSTE TITRE LE QUOTIDIE MORIOR, REQUIERT-IL
UNE CONSTANTE PRÉPARATION À LA MORT PAR LE BIAIS
DE DIVERS EXERCICES SPIRITUELS PROPRES À FAMILIARISER
LES HOMMES AVEC L'IDÉE DE LA MORT,
À LEUR EN RAPPELER L'IMMINENCE, ET À LES TENIR CONSTAMMENT
DANS L'ÉTAT LE PLUS PROPICE À L'ACCUEILLIR.

Il est recommandé, en outre, de tenir le crâne pour principal « décor » de son intérieur, ainsi que le rappelle É. Mâle dans son *Art religieux* : « Entre les mains des Capucins, dit-il, les crânes et les ossements de leurs frères défunts devenaient un décor » (1951, p. 209). De même, certains fidèles allaient jusqu'à en faire l'axe autour duquel s'articulaient les gestes les plus ordinaires de la vie quotidienne. M. Vovelle nous rapporte par exemple, dans son livre *La Mort et l'Occident* (1983, p. 291-296), que le cardinal Chigi n'utilise, par macération, « qu'une vaisselle grossière décorée de têtes de morts », et É. Mâle, dans le même *Art religieux*, que « le P. François Caïetan, jésuite, dormait parfois la tête appuyée sur une tête de mort » (*id.*). Les poètes de l'âge baroque n'échappèrent pas à ces salutaires complaisances ; et il leur arrive souvent

méditation sur le crâne s'inscrivent justement dans le droit fil de la légende bien connue du « Dit des trois morts et des trois vifs », légende véhiculant cet avertissement lapidaire : « Nous avons été ce que vous êtes, vous serez ce que nous sommes. » Les intentions pédagogiques que renferme cette légende, ressuscitée du reste par les Jésuites et honorée par bien des artistes appuyant ou reflétant l'enseignement de l'Église post-tridentine, ne font d'ailleurs aucun doute : « Les crânes aux orbites vides sculptés sur les tombeaux regardent dans les yeux celui qui passe, affirme É. Mâle, dans son *Art religieux* (1951, p. 227), lui ordonnent de s'arrêter et lui posent la redoutable question qui est au fond des *Exercices spirituels* : “Tu veux attendre à demain pour être juste, tempérant, charitable, mais es-tu sûr de demain ?” Sans

doute faut-il ajouter, en passant, qu'il est loisible de voir le germe de cet avertissement dans la punition, toujours impitoyable, imposée chez les Anciens par la divinité à ceux qui se rendent coupables du crime d'*hybris*, c'est-à-dire d'orgueil, de démesure ou d'insolence. Nous lisons justement dans *Les Perses* d'Eschyle la réflexion suivante :

Des monceaux de morts,
en un muet langage, jusqu'à la
troisième génération, diront aux
regards des hommes que nul mortel
ne doit nourrir des pensées
au-dessus de sa condition mortelle.
(vv. 819-820)

En outre, dès le début du XVI^e siècle, le discours religieux recommandait aux fidèles de se comporter comme si l'instant qui vient était le prompt messenger de la mort. À l'âge baroque, certains poètes pénitents allaient même jusqu'à se doubler dans un parfait élan de voyeurisme, en sorte qu'ils pussent avoir une vision *apriorique* du cérémonial de leur propre mort. Et ce, depuis l'agonie jusqu'à la putréfaction de la chair, en passant par le râle du dernier souffle, l'envol de l'âme et les rites funéraires. Tel fut le cas, entre autres, de Gody, qui avoue, dans ses *Honnêtes Poésies* :

[...] Il me plaît de rêver, songer, imaginer
Les ans que je regrette,
Et surtout la saison,
qui viendra me tourner
En un hideux squelette [...].
Je vois mon corps glacé, hâve,
plombé, défait,
Et tout méconnaissable;
J'oïis comme on va disant,
le pauvre homme! C'est fait,
Il a joué sa fable.
Comme on m'ensevelit,
comme on m'asperge d'eau,
Comme on me porte en terre,
Comme on ne me voit plus,
logé dans un caveau,
Où la tombe m'enserme.
Je me figure ainsi l'heure de cet abord,
Qui galope sans cesse.
(1632, p. 155-158)

Tel fut encore le cas de Patrice, qui, souffrant, s'écrie dans sa *Miséricorde de Dieu* :

J'oïis le bruit résonnant
de l'humide poussière,
Des cailloux et des os
qu'on jette sur ma bière;
Et mes plus chers amis
souponnant leurs douleurs
Verser mille torrents
d'eau bénite et de pleurs
(Cité dans Rousset,
1968, t. II, p. 161-162)

Dans son *Introduction à la Vie Dévote*, qui parut à Lyon en décembre 1608, saint François de Sales invitait les fidèles à faire les exercices suivants : « Mettez-vous en la présence de Dieu. Demandez-lui sa grâce. Imaginez-vous d'être malade en extrémité dans le lit de la mort, sans espérance aucune d'en échapper [...] Considérez les grands et langoureux adieux que votre âme dira à ce bas monde [...] Considérez les empressements qu'on aura pour lever ce corps-là et le cacher en terre, et que, cela fait, le monde ne pensera plus guère à vous, ni n'en sera plus mémoire, non plus que vous n'avez guère pensé aux autres : Dieu lui fasse paix, dira-t-on, et puis, c'est tout » (Sales, 1930, ch. XIII, Méditation 5. « De la Mort », t. I, p. 43-44).

Ces pratiques et recommandations ne sont pas d'ailleurs tout à fait nouvelles ; il n'est que de songer aux méthodes exposées par saint Ignace de Loyola dans ses *Exercices spirituels* (1526) pour en trouver la source : Jésuites, artistes, prédicateurs et même les saints de la Contre-Réforme étaient imprégnés de la lecture de ces « salutaires » exercices, consacrés du reste, dès 1548, par le pape Paul III, lequel en recommandait les diverses prescriptions à tous les chrétiens. Il faut aussi se souvenir du rôle prépondérant joué par la Compagnie de Jésus, laquelle se chargeait et de commenter et de compléter l'enseignement proposé par le fondateur de l'ordre. Antoine Vatié par exemple, l'un des plus zélés commentateurs des *Exercices spirituels*, recommande aux fidèles de se représenter dans la chambre mortuaire, « [...] la chandelle bénie en une main, le crucifix en l'autre et plusieurs personnes à l'entour [...] » (Vatié, 1665, p. 128).

C'était là bien entendu une précaution utile, car d'une mort violente ou subite nul n'est à l'abri ; d'où la nécessité d'un constant examen de conscience, précepte bien cher aux Stoïciens et, bien avant eux, déjà mis en pratique par les Pythagoriciens (Pythagore, 1995, vv. 40-44), dont il faut rappeler les affinités avec l'orphisme, religion tournée, comme toutes les religions mystiques de la Grèce antique, vers les mystères de la mort. Ces quotidiennes redditions de compte étaient donc prescrites, en vertu des nouveaux *artes moriendi*, à tout homme qui voulait mourir en l'état et l'habitude « de l'amour et de la charité ». C'est ce que l'on a, en outre, appelé « la vie dans la pensée de la mort », ou encore : « vivre avec la pensée de la mort », pour reprendre les expressions de M. Vovelle, et de Ph. Ariès.

La philosophie ancienne connaissait évidemment cette pensée, puisque l'on sait que Socrate, dans le *Phédon* de Platon, fait résider l'essence même de la philoso-

phie dans un constant exercice de la mort (*thanatou meletèh*), mot auquel d'ailleurs Montaigne consacre le chapitre XX de ses *Essais*. On sait également que la constante pensée de la mort était considérée dans l'Antiquité classique comme une sorte de « propédeutique » mortifiante nécessairement attachée à l'exercice du « métier » de philosophe. Ainsi le même Platon déclare dans son *Phédon* : « [...] ceux qui, au sens droit du terme, se mêlent de philosopher s'exercent à mourir ». Cette réflexion fera les frais de longs développements dans les écrits de Sénèque, Plutarque, Cicéron et Épictète. Faut-il donc s'étonner de lire, dans Chassignet entre autres, qu'« En méditation de mort perpétuelle/ Le sage doit user la trame de ses jours¹ » ?

Du tout. Car ce n'est point là l'œuvre d'une imagination oisive ni encore moins celle d'une imitation servile. Et s'il n'est pas rare de voir nos prédicateurs appeler chrétien avant la lettre tel ou tel homme de vertu parmi les Anciens, si, inversement, nous avons eu aussi des Zénon, des Socrate, voire des Hercule chrétiens, et si enfin nous retrouvons certains *leitmotive* anciens aussi bien à l'âge baroque qu'à l'époque classique, il ne faut pas pour autant conclure à l'anarchie en matière chronologique ; il convient au contraire de ne pas perdre de vue que l'âge baroque est une période en quête de fondements rationnels ou mystiques à des conquêtes arrachées aux idéologies périmées : certes cette période-là frappe d'annulation certaines idéologies, mais elle n'en glorifie pas moins d'autres au nom d'une morale pratique ou utilitaire, laquelle imposera de même certains de ses choix à la sobre facture classique. C'est que ces réminiscences et imitations, où la philosophie ancienne vient rejoindre et appuyer la pensée chrétienne, comme au temps des premiers Pères de l'Église, s'inscrivent, aux XVI^e et XVII^e siècles, dans le cadre de l'effort général, soulignant la prodigieuse fécondité mystique d'alors² et appelé « humanisme dévot », de « conciliation » entre dogmes anciens et morale chrétienne, d'adoption de recettes anciennes de préparation à la mort ou de consolation contre celle-ci selon les principes et l'esprit de la philosophie mystique ou morale, et, enfin, de rupture avec la théologie pessimiste d'un Luther ou d'un Calvin en vue d'un humanisme chrétien fort d'un optimisme religieux, confiant en l'homme et en la possibilité matérielle de sa coopération à son propre salut, et en même temps adapté aux impératifs d'une théologie de sainteté personnelle toute tournée vers les besoins pratiques de la vie intérieure : les *topoi* du *quotidie morior* furent justement, dans cet effort, une des sources inépuisables

d'inspiration pour des poètes à qui les désordres du temps, mais aussi le faix de l'âge ou encore le poids de l'expérience personnelle, intimaient le renoncement à la muse païenne; et le poète converti, vieilli ou non d'ailleurs, ne pouvait mieux concilier sa vocation et la foi retrouvée: autre chose de chanter les tourments d'un amant qui se meurt, autre chose de chanter ceux du pécheur converti.

Bibliographie

ARIÈS, Ph. (1977). *L'Homme devant la mort*, Paris, Seuil.

BOURDALOUE, L. (1890). *Œuvres complètes*, nouvelle éd., Paris, Louis Vivès.

CHASSIGNET, J.-B. (1967). *Mespris de la vie et consolation contre la mort*, éd. H. J. Lope, Genève, Librairie Droz.

ESCHYLE (1984). Texte établi et traduit par P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres.

GODY, P. Phil. (1632). *Les Honnêtes Poésies*, Paris, J. Guillemot.

JANKÉLÉVITCH, V. (1977). *La Mort*, Paris, Flammarion.

MÂLE, É. (1951). *Art religieux*, Paris, A. Colin, 2^e éd.

MAYNARD, Fr. de (1970). *Œuvres poétiques*, Genève, Slatkine Reprints.

MONTAIGNE, M. de. (1969). *Essais*, Paris, Garnier.

PLATON (1951). *Œuvres complètes*, Paris, « Les Belles Lettres », (14 vol. en 27).

PYTHAGORE (1995). *Les Vers d'or*, Texte établi et traduit par Fabre d'Olivet, Paris (reprod.).

RAYMOND, M. (1971). *La Poésie française et le maniérisme 1546-1610 (?)*, Textes littéraires français, Genève, Librairie Droz.

ROUSSET, J. (1968). *Anthologie de la poésie baroque*, Paris, A. Colin.

SAFTY, E. (1998). « La déchéance physique et la perspective de la mort dans la poésie à l'âge baroque », dans *Dix-septième siècle*, n° 196, p. 567-589.

SAFTY, E. (1996). « Les sources grecques et latines des principaux *topoi* des consolations contre la mort dans la poésie baroque », dans *Papers on French Seventeenth Century Literature*, n° 44, janvier, p. 303-328.

SALES, Saint François de (1930). *Introduction à la Vie dévote*, Paris, éd. Fernand Roches, Textes français.

SÉNÈQUE. (1951). *Dialogues*, éd. A. Bourgerly, Paris, « Les Belles Lettres ».

SPONDE, J. (1978). *Œuvres littéraires*, Genève, éd. A. Boase, TLF.

VATIER, A. (1665). *La Conduite de saint Ignace de Loyola*, Lyon.

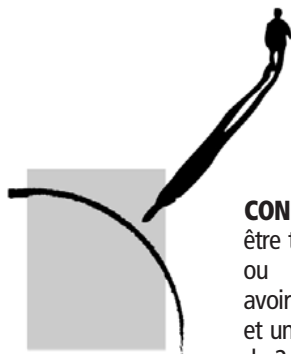
VOVELLE, M. (1983). *La Mort et l'Occident*, Paris, Gallimard.

VOVELLE, M. (1974). *Mourir autrefois. Attitudes collectives devant la mort aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, coll. « Archives ».

Notes

1. *Mépris*, sonnet 238. Voir néanmoins les réflexions que fait V. Jankélévitch sur les difficultés d'une véritable méditation sur la mort, ou sur celles encore qui, souvent, accompagnent les exercices de préparation à la mort (*La Mort*, Paris, Flammarion, 1977, p. 39-42; p. 43-59 *passim*; p. 274-278).
2. Voir E. Safty: « La déchéance physique et la perspective de la mort dans la poésie à l'âge baroque », dans *Dix-septième siècle*, 1998, n° 196, p. 567-589; « Les sources grecques et latines des principaux *topoi* des consolations contre la mort dans la poésie baroque », dans *Papers on French Seventeenth Century Literature*, n° 44, janvier 1996, p. 303-328.

PROGRAMME DE FORMATION PROFESSIONNELLE SUR LA MORT ET LE DEUIL



PROGRAMME DE 2^e CYCLE EN ÉTUDES SUR LA MORT (15 crédits)

CONDITIONS D'ADMISSION :

être titulaire d'un baccalauréat ou de l'équivalent
ou
avoir un certificat de premier cycle
et une expérience professionnelle ou bénévole
de 2 ans

Ce programme tient aussi lieu
de concentration à la Maîtrise
en travail social et à la Maîtrise
en sciences des religions.

UQÀM
Université du Québec à Montréal

RENSEIGNEMENTS :
(514) 987-0396

Centre d'études sur la mort
et le deuil
Université du Québec
à Montréal
C.P. 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8